

LE PLUS FORT

C'est le droit d'un chacun d'avoir l'opinion qui lui plaît sur l'opportunité ou la justice du conflit actuel entre les Anglais et les Boers.

Il est bon, cependant, de connaître les diverses opinions exprimées, et c'est pourquoi nous reproduisons ici un article de M. Edmond Haraucourt, le chroniqueur si distingué du *Journal*, de Paris :

Notre ami le Boer, je t'aime.

Tu veux rester maître chez toi, comme un simple charbonnier, et lorsqu'un grand gaillard se mit à te dicter sa loi, parce qu'il était sûr de sa force, tu refusas tout naïvement d'obéir, quoi qu'étant sûr de ta faiblesse. Nous t'avons vu, dans la décision, ce bel héroïsme tranquille qui n'a même pas l'air de se connaître lui-même, tant il est simple ; nous te voyous à présent dans l'action, l'héroïsme de bonne humeur qui marche toujours de l'avant et qui fait le devoir en chantant, comme dans les légendes.

Rien ne plaît davantage à nos esprits et n'émeut nos cœurs davantage. Le vœu de justice et l'amour du faible sont des instincts presque animaux de notre race, plus encore que des principes de notre morale. Puis dans votre histoire, quelque chose ressemble à la nôtre : cette levée en masse de paysans qui laissent la charrue pour prendre le fusil, nous l'avons connue, il y a un siècle, alors que de puissantes armées déchiraient nos frontières de France et venaient si nombreuses, que notre écrasement final leur semblait un fait accompli. Brunswick, à la tête des belles troupes bien ordonnées, triomphait par avance, et la route de Paris n'était qu'une promenade, et la prise de Paris ne serait qu'une étape : mais tout à coup, au chant de la *Marseillaise* et de la *Carmagnole*, un peuple injurié se leva et, dans le souffle de sa chanson furieuse, dispersa les belles armées, comme un coup de vent balaie de la poussière !

Ainsi vous faites, et nous suivons fraternellement la marche de vos progressives victoires.

On dit qu'elles ne dureront pas, et la sagesse est de le craindre. L'ennemi déverse ou va déverser sur vous d'innombrables forces, qui noieront vos héroïsmes comme une marée. Si vous dispersez celles-là, d'autres surviendront par derrière, et d'autres encore, s'il le faut, jusqu'à ce qu'on vous ait submergés sous le nombre. L'issue définitive semble incontestable et certaine. On l'affirme. On le croit. Et pourtant, qui sait ?

Cette guerre, véritablement, ne commencera que le jour où les renforts anglais auront débarqué sur la côte : les événements accomplis ne sont encore qu'un prologue, mais ils offrent, du moins, ce notable résultat d'avoir élargi le théâtre de la guerre. Or, généralement on couclut : " Les Boers ont manqué de prudence, en sortant de chez eux : ils pouvaient être, sur leur territoire, inexpugnables ; mais en épargnant leurs forces, déjà si peu nombreuses, ils ont assuré leur défaite." Le raisonnement est bon, mais on peut en faire un autre qui le vaille et qui dise tout le contraire : " En sortant de chez eux, en élargissant la lutte, les Boers épargnent les forces de leurs ennemis, trop nombreuses ; au lieu d'avoir à combattre en un petit coin, une armée invincible, ils auront devant eux vingt petites armées que leurs troupes légères, par séries d'escarmouches, pourront décimer tour à tour."

Exemple : le dernier des trois Horaces était fatalément vaincu, s'il se fut enfermé dans une chambre avec les trois Curiaces ; mais dans un champ où l'on pouvait courir, Horace a successivement égorgé les trois vainqueurs.

* * *

Soit. Les temps ont changé. Les Curiaces ne possédaient point d'artillerie à longue portée, de trains blindés pour se mouvoir, de télégrammes pour se concerter.

Ici encore l'argument se retourne : les Curiaces n'avaient point à résoudre le très grand problème moderne, la nécessité de nourrir trente mille hommes qui mangent deux fois par jour. À ces hommes il faut quotidiennement soixante wagons de bestiaux, qui, si loin, arriveront comme ils peuvent, d'où ils peuvent, quand ils peuvent.